

5/ Etty Hillesum et son Dieu intérieur

Écrivains russes, poètes allemands, auteurs spirituels chrétiens nourrissent l'imaginaire spirituel d'Etty Hillesum, qui découvre un Dieu qui parle en elle.

Le Dieu d'Etty Hillesum a à voir avec le Dieu des chrétiens, elle s'en inspire de manière évidente. Au cours de sa psychanalyse, son thérapeute lui avait donné à lire des écrits chrétiens, la Bible, les évangiles saint Augustin à Maître Eckhart
Saint Augustin a joué pour elle un grand rôle en lui faisant découvrir un Dieu intérieur.

Elle a lu aussi des écrits d'autres traditions, de sagesse orientale notamment, et des écrits moins religieux, mais qui ont creusé son intériorité : Tolstoï, Dostoïevski, Rilke qui l'accompagnait partout. Rilke est le poète de l'intériorité, de l'arrière-monde, qui apprend à creuser une forme de transcendance, au sens large du terme, au sein de soi.

Pour autant, ce n'est pas un Dieu bricolé, c'était une intellectuelle érudite, très cérébrale. C'est un Dieu très structuré, qu'elle découvre dans un parcours qui va de soi vers autrui. Elle découvre l'amour de l'humanité, un amour universel au sein duquel Dieu s'impose.

Le Dieu d'Etty Hillesum a bien sûr des inspirations chrétiennes, mais il serait dommage de le réduire à une confession. C'est un Dieu personnel, très singulier, a-dogmatique et donc très universel.

C'est un Dieu très incarné, proche donc du Dieu chrétien, avec lequel elle entretient un dialogue semblable au dialogue chrétien avec Dieu.

Mais en même temps, dans la forme de méditation qu'elle expérimente aussi, elle est proche du bouddhisme. Quand elle parle de « grand flux », de « grand tout », de « cosmos », elle est plus dans l'abstraction que dans la prière.

Écouter un texte

/

Mardi 26 août [1941] au soir.

Il y a en moi un puits très profond. Et dans ce puits, il y a Dieu. Parfois je parviens à l'atteindre. Mais plus souvent, des pierres et des gravats obstruent ce puits, et Dieu est enseveli. Alors il faut le remettre au jour.

Il y a des gens, je suppose, qui prient les yeux levés vers le ciel. Ceux-là cherchent Dieu en dehors d'eux. Il en est d'autres qui penchent la tête et la cachent dans leurs mains, je pense que ceux-ci cherchent Dieu en eux-mêmes.

25 septembre [1943], 11 heures du soir.

Je trottais aux côtés de Ru et, à l'issue d'une très longue discussion où nous avons agité une

fois de plus les « ultimes questions », je m'arrêtai pile au milieu de la Govert Flinckstraat 1, si écriquée et si monotone, et je lui dis : « Et tu sais, Ru, j'ai encore un autre trait puéril, qui me fait trouver toujours la vie belle et m'aide peut-être à tout supporter aussi bien. »

Ru me lançait un regard interrogateur et je lui dis, comme si c'était la chose du monde la plus naturelle (n'est-ce pas le cas, d'ailleurs ?) : « Vois-tu, je crois en Dieu. »

Il en fut un peu déconcerté, je pense, et me considéra un moment comme pour lire une indication mystérieuse sur mon visage – mais avec un peu de recul il se dit très content pour moi. Peut-être est-ce pour cela que je me suis sentie tout le reste de la journée si rayonnante et si forte ?

D'avoir su dire si simplement, comme une chose coulant de source, dans la grisaille de ce quartier populaire : « Oui, vois-tu, je crois en Dieu. » (...)

Je vis constamment dans la familiarité de Dieu comme si c'était la chose la plus simple du monde, mais il faut aussi régler sa vie en conséquence. Je n'en suis pas encore là, oh non, et parfois je me conduis pourtant comme si j'avais atteint mon but.

Je suis joueuse, j'aime mes aises, j'appréhende souvent les choses en artiste plutôt qu'en femme responsable, et j'ai en moi aussi le goût du bizarre, du caprice et de l'aventure.

Mais assise à ce bureau, dans la nuit qui s'avance, je sens en moi la force contraignante et directrice d'une gravité toujours plus présente, toujours plus profonde, sorte de voix silencieuse qui me dicte ce que je dois faire et m'oblige à noter en toute franchise : de toutes parts j'ai failli à ma mission, mon vrai travail ne fait que commencer. Jusqu'ici, au fond, je m'amusais.

26 septembre [1943], 9 heures et demie.

Je te remercie, mon Dieu, de m'avoir fait rencontrer aussi complètement l'une de tes créatures et dans ma chair, et dans mon âme.

Je devrais m'en remettre à toi de beaucoup plus de choses, mon Dieu. Et cesser de te poser des conditions : « Si je reste en bonne santé, alors... » Même si je ne suis pas en bonne santé, cela n'empêche pas la vie de continuer et d'être toujours la meilleure possible. Comment pourrais-je formuler des exigences ? Aussi bien m'en garderai-je. Et mes maux d'estomac se sont améliorés d'un coup dès lors que je m'en suis « dessaisie ».

Tôt ce matin j'ai feuilleté mes cahiers. Les souvenirs m'ont assailli par milliers. Quelle année d'une richesse extraordinaire ! Et combien chaque jour apporte de richesses nouvelles ! Merci de m'avoir donné assez d'espace intérieur pour les abriter toutes.